

QUATRE LETTRES DE GIDE
A ÉLISABETH CHAPLIN
OU
QUELQUES MYSTÈRES DE LA VIE DE L'ÉCRIVAIN

par
ANTOINE FONGARO *

On ne sait pas grand'chose de précis sur les relations qui ont existé entre Gide et Élisabeth Chaplin : rien à ce sujet ni dans le *Journal* de Gide, ni dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, ni dans les nombreux volumes de correspondance de Gide publiés jusqu'ici. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Gide a connu Élisabeth Chaplin, qu'il a aimé sa peinture, et qu'il lui a écrit ¹, puisque quatre lettres ² de l'écrivain au peintre ont été publiées en appendice de l'article de Luciano Berti, «Visita al Treppiede», dans la revue *Paragone / Arte* de Florence, n° 337 de mars 1978 (aux pp. 39-40) ; la deuxième de ces lettres figurait déjà dans la présentation de dix-huit toiles de l'artiste au Centre Français de Documentation (Via del Tritone 123), à Rome au mois de novembre 1945, et (avec de légères variantes) à la fin de l'étude de Raffaele Monti dans le catalogue de l'exposition Élisabeth Chaplin à la galerie Michelucci à Florence du 6 au 30 juin 1972, et à la fin de la biographie du peintre par Giuliano Serafini dans le catalogue de l'exposition Élisabeth Chaplin au Palazzo Bor-

* Je remercie vivement MM. Giuliano Serafini, Giancarlo Michelucci et Alessandro Berti de la gentillesse avec laquelle ils m'ont donné sur Élisabeth Chaplin tous les renseignements qu'ils pouvaient avoir.

1. Et qu'elle a écrit à Gide, comme on va le voir. Mais le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet ne conserve aucune lettre d'Élisabeth Chaplin.

2. L'avocat Alessandro Berti, qui s'occupe de l'héritage d'Élisabeth Chaplin, m'a signalé que dans l'inventaire de la succession figurent cinq lettres, un billet et deux cartes postales de Gide. Il va de soi que la publication des quatre documents encore manquants complètera le tableau des relations entre l'écrivain et l'artiste, et peut-être apportera quelque élément permettant de mieux les comprendre.

ghese à Florence du 7 au 28 mai 1977.

Élisabeth Chaplin est née à Fontainebleau en 1892. Elle était la petite-fille de Charles Chaplin, peintre mondain à succès sous le Second Empire.³ Du côté maternel, elle descendait de la fameuse Charlotte Sophie Henriette Buff-Kestner, la «Lotte» aimée de Goethe.

Il n'est pas inutile de donner le nom de la mère, Marguerite Bavier-Chauffour (elle-même artiste et écrivain) ; il pourrait fournir une piste pour trouver le nom des amis communs aux familles Gide et Chaplin, qui auraient, comme on va le voir, indiqué à Gide l'adresse de la famille Chaplin à Rome.

Le père d'Élisabeth, William Chaplin, dreyfusard, quitta l'armée française en 1900 ; il émigra en Italie, où il exerça la profession d'ingénieur, d'abord au Piémont et en Ligurie, puis à Florence dès 1904, où sa famille⁴ s'installa d'abord dans un appartement de la vie Bolognese, puis à la Villa Rossi, puis à la Villa Levi, enfin à la villa «Il Treppiede» (7 via Barbacane, au pied de Fiesole) en 1911, villa qui restera la maison d'Élisabeth jusqu'à sa mort en 1978.

Il n'est pas question de retracer ici la carrière de peintre d'Élisabeth Chaplin.⁵ Elle commença très tôt (dès 1900) son activité artistique, et obtint dès 1911 une médaille d'or à l'exposition des Beaux-Arts de Florence, avec le tableau *Portrait de famille* (intérieur), éveillant tout de suite l'intérêt de la critique italienne.⁶ Elle expose au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts à Paris dès 1921 et connaît un certain succès en France entre les deux guerres, il faudra y revenir.⁷ Après la seconde guerre mondiale, ses expositions se succèdent assez régulièrement à Florence.⁸

3. Pour Charles Chaplin (*Les Andelys, 1825 — Paris, 1891*), fils d'un Anglais et d'une Française, et élève de Drolling, voir le «Bénézit». Mais il faut lire les quelques lignes que lui consacra Baudelaire dans son *Salon de 1859*, au chap. V («Religion, histoire, fantaisie») et au chap. VI («Le Portrait»), ainsi que la note relative de Claude Pichois (*Œuvres complètes*, Bibl. Pléiade, t. II, 1976, pp. 1401-2).

4. William Chaplin, lui, est souvent absent, son travail l'obligeant à de longs déplacements, jusqu'à Madagascar.

5. Le «Bénézit», abondant pour le grand-père, n'accorde à la petite-fille que trois lignes.

6. Luciano Berti, dans l'article cité, signale : Vittorio Pica dans le volume consacré à l'Exposition Internationale de Valle Giulia (à Rome) en 1911 ; Nello Tarchiani dans *Il Marzocco* d'avril 1912 ; Ugo Ojetti dans *Il Corriere della Sera* du 7 avril 1913 ; et d'autres articles en 1922.

7. Je signale seulement ici l'article de Louis Gillet dans *Le Gaulois* du 6 juillet 1927.

8. En 1946 au Palazzo Strozzi ; en 1947 à la Società Leonardo da Vinci ; en 1956 à l'Accademia delle Arti e del Disegno ; en 1960 au Lyceum ; en 1965 à l'Institut Français de Florence ; en 1972 à la Galleria Michelucci ; en 1977 au Palazzo Borghese.

Mais il faut s'arrêter sur la période où se sont établies les relations entre Gide et Élisabeth Chaplin. Celle-ci a toujours affirmé (sur ce point, les témoignages concordent) qu'elle a connu Gide à Rome. Celui-ci serait venu, sur les indications d'amis communs, demander à la mère d'Élisabeth des renseignements pour trouver un logement durant un séjour à Rome. Il aurait vu Élisabeth en train de peindre dans la salle qui lui servait d'atelier, et aurait admiré le tableau auquel elle travaillait.

Première énigme. Quels sont ces amis communs des familles Gide et Chaplin ? S'agit-il de Maurice Denis, grand ami de Gide (voir le *Journal*, par exemple) ? Il fut en 1918 l'hôte de la famille Chaplin à la villa « Il Treppiede », où il ébaucha le sujet de ses deux panneaux *Soir florentin*, et exerça une influence indiscutable sur la peinture d'Élisabeth. Ou bien faut-il penser au pasteur Rivier (de Morges, en Suisse), dont Élisabeth représenta les filles dans un tableau (*Les Filles du pasteur*, 1917) ? On verra plus loin que certains indices pourraient aller dans le sens de cette deuxième hypothèse. Mais on peut tout aussi bien supposer que Gide, en quête d'un logement à Rome, s'est rendu à l'endroit où il avait séjourné plusieurs semaines en 1894, au 34 de la via Gregoriana justement, et que là on lui ait indiqué qu'une famille française habitait dans une maison voisine (au numéro 38).

Les difficultés sont encore plus graves, quand il s'agit de préciser la date de cette rencontre. On peut fixer les limites à l'intérieur desquelles elle a dû se produire. C'est en 1916 que la famille Chaplin a quitté Florence pour Rome, où elle loge Via Gregoriana (qui conduit à Trinità dei Monti, au-dessus de Piazza di Spagna). Voilà pour le *terminus a quo*. Quant au *terminus ad quem*, il est antérieur au 15 mars 1922, puisque ce jour-là Gide écrit la lettre suivante (la première des quatre lettres publiées jusqu'ici), oblitérée de Paris, adressée à « *Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 38 via Gregoriana / Rome / Italie* » :

15 mars 22

Chère Mademoiselle

Je me réjouis de revoir à la Nationale votre Daphnis et Chloé et d'attirer vers votre toile l'attention de quelques amis. Que je vous envie le Maroc ! C'est maintenant la saison la meilleure : mars-avril... Ah ! que ne puis-je vous y rejoindre !... Mais, à Florence peut-être cet été.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de votre mère et lui présenter mes hommages. Je reste inoubliablement

André Gide

Cette lettre fournit une première indication : ou bien Élisabeth a écrit la première à Gide, comme le ferait penser le souhait de celui-ci de la revoir à Florence, ce qui implique qu'elle l'a informé du retour de la famille à Florence ; ou bien il n'y a pas trop longtemps que celui-ci a parlé avec elle, puisqu'il fait allusion à un voyage au Maroc que l'artiste est sur le point d'entreprendre. Une deuxième indication semble importante : Gide écrit qu'il revoit le tableau *Daphnis et Chloé* (effectivement exposé à Paris au Salon de 1922 ; mais qui ne figure dans aucun des catalogues que j'ai pu consulter) ; il serait normal d'en inférer que c'est le tableau qu'il a vu lors de sa visite à Rome chez les Chaplin : cela impliquerait pour cette visite (même si Élisabeth Chaplin ne date presque jamais ses tableaux) une période pas trop éloignée de mars 1922.

Cette hypothèse est confirmée par les données de la biographie de Gide, fournies par le *Journal*⁹, par la correspondance¹⁰, et par *Les Cahiers de la Petite Dame*. Pour faire bref, on ne donnera pas les références aux divers volumes, les allusions étant facilement repérables par la date même.

D'après le témoignage de ceux qui ont connu Élisabeth Chaplin pendant les dernières années de sa vie, elle a toujours répété que Gide s'est rendu au 38 de la via Gregoriana au cours de l'hiver 1916-1917, alors qu'elle était en train de peindre le tableau *Les Filles du pasteur* (notons que ce tableau n'est pas exactement daté par les spécialistes, qui hésitent entre 1917 et 1918) ; elle se souvenait même qu'il faisait froid dans la pièce où elle peignait, quand Gide y est entré. Mais il est absolument impossible de retenir cette période ; le *Journal* et la correspondance (en particulier avec J.-Ém. Blanche) permettent de suivre l'écrivain quasiment au jour le jour depuis le 15 septembre 1916 jusqu'au 19 mai 1917 : il n'a pas quitté la France à ce moment-là.¹¹ Il faut aussi exclure l'hiver 1917-1918 ; le *Journal* (très détaillé pour cette période) et la correspondance prouvent que Gide n'a pas quitté la France depuis le 19 septembre

9. A côté du *Journal*, il faut tenir compte des indications du *Journal des Faux-Monnayeurs* qui commence au 17 juin 1919.

10. Je me contente d'énumérer quelques-unes des correspondances qui ont été publiées : avec Jammes, avec Valéry, avec Claudel, avec Rouveyre, avec Martin du Gard, avec Mauriac, avec Arnold Bennett, avec Albert Mockel, avec J.-Ém. Blanche, avec Dorothy Bussy. Il faut tenir compte aussi des lettres publiées dans certains travaux sur Gide, et dans le relevé continu qui figure dans chaque numéro du BAAG.

11. On ne peut même pas supposer une escapade de Gide à Rome en avril 1917 à l'occasion des représentations des Ballets russes de Diaghilev ; du 23 mars au 18 avril, Gide est dans le Midi ; le *Journal* enregistre son arrivée à Cuverville le 19 avril ; et il séjourne à Cuverville ou à Paris jusqu'au 6 août, date de son départ pour la Suisse. Sans compter qu'en avril à Rome il ne fait pas froid (sur la température il est difficile que le souvenir se trompe).

1917 (date de son retour de Suisse, où il a séjourné avec Marc Allégret depuis le 6 août) jusqu'au 18 juin 1918 (date de son départ pour l'Angleterre, où il séjourne avec Marc jusqu'au 7 octobre). Pour l'hiver 1918-1919, le *Journal* est moins complet : il s'arrête au 26 octobre 1918, après les jours passés à Cuverville au retour d'Angleterre ; mais *Les Cahiers de la Petite Dame* prennent le relais ; en outre, c'est à la fin de 1918 que se place la « crise terrible » dans les rapports de l'écrivain avec sa femme ; ce n'est qu'au mois de mars 1919 que Gide séjourne à Roquebrune chez les Bussy. On sait assez bien les déplacements de Gide au cours de l'année 1919 (à Dudelange, à Cuverville, à Paris, de nouveau à Dudelange) ; mais pour l'hiver 1919-1920 le *Journal* est muet, de même que les *Cahiers* ; cependant la correspondance ¹² permet d'affirmer que Gide est à Cuverville ou à Paris jusque vers la fin du mois de décembre 1919, moment où se place un séjour à Bruxelles suivi d'un séjour à Dudelange en janvier 1920. C'est pour les vacances de Pâques, de la fin de mars au début d'avril 1920, qu'a lieu un voyage de Gide à Florence, voyage attesté par *Les Cahiers de la Petite Dame*, par la correspondance avec Dorothy Bussy ¹³, par une lettre de Gaston Gallimard à Giovanni Papini du 24 mars 1920 (« André Gide que je viens de voir ce matin avant son départ pour Florence... ») et par un billet de Gide à Papini du 12 avril 1921 ¹⁴ ; mais il est certain que Gide n'a pas rencontré Élisabeth Chaplin à cette occasion : il y a trop de différences, et pour le lieu, et pour la saison, avec les souvenirs de l'artiste. Pour le reste de l'année 1920, le *Journal* et *Les Cahiers de la Petite Dame* permettent de suivre l'existence de Gide au jour le jour : à Saint-Clair, à Cuverville, à Paris (en juin a lieu la représentation d'*Antoine et Cléopâtre*), en Angleterre (avec Marc Allégret, tout le mois d'août), à Colpach, puis à Paris ou à Cuverville du 1^{er} octobre à la fin de l'année (sauf du 3 au 6 décembre à Arles, et du 19 au 21 décembre à Clermont). Du 1^{er} au 27 janvier 1921, Gide est à Cuverville (voir *Journal*), qu'il quitte ce jour-là « pour le Midi » (lettre à Arnold Bennett du 26 janvier), où *Les Cahiers de la Petite Dame* et la correspondance avec Dorothy Bussy permettent de le suivre dans ses déplacements locaux jusqu'au 21 avril 1921. De retour à Paris, il y reste jusqu'au 10 juin, date à laquelle il part pour Bruxelles et Colpach ; de retour à Cuverville le 2 juillet (voir *Journal*), il en repart vers la fin de juillet, passe le mois d'août à Colpach, puis le mois de septembre dans le Midi (Hyères, « La

12. Voir lettres à Papini du 29 novembre et du 17 décembre 1919 (dans le volume d'Alain Goulet, *Giovanni Papini juge d'André Gide*, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1982, pp. 61 et 63). Voir lettres à Rouveyre des 6 et 11 décembre 1919.

13. Voir lettre de Dorothy Bussy du 16 mars 1920, lettres de Gide des 18 et 19 mars, lettres de Dorothy Bussy des 21 mars et 10 avril.

14. Ces derniers textes sont publiés par A. Goulet, *op. cit.*, pp. 63 et 66.

Bastide» près de Brignoles, etc.). De retour à Paris le 25 septembre, il est à Cuverville du 3 au 16 octobre, puis de nouveau à Paris d'où il part le 30 avec Marc Allégret pour l'Italie.

On peut suivre ce voyage dans le détail grâce aux annotations personnelles de Dorothy Bussy et aux lettres que lui écrit Gide. Dorothy Bussy¹⁵ note d'abord, le 31 octobre 1921 : «Il est revenu pour deux jours», puis, après coup (le 15 novembre), elle raconte ce séjour ; de son récit, scandé par les indications : «Le matin après son arrivée [...] Le lendemain matin [...] L'après-midi nous sommes allés en train à Monte-Carlo [...]», il apparaît que Gide est reparti le 2 novembre. La lettre que Gide envoie de Chiusi à Dorothy Bussy et qu'il date seulement de «mardi» est précieuse, parce qu'elle donne les étapes du voyage :

Nous avons donc couché à Vintimille ; puis à Pise [...]. Nous avons passé la nuit suivante à Siena, et c'est de Chiusi que je vous écris, où nous sommes arrivés hier soir. [...] Nous repartons sitôt après déjeuner pour Orvieto.

De ce calendrier, il ressort quasi mathématiquement (le 1^{er} novembre 1921 étant un mardi) que la lettre de Chiusi n'est pas du mardi 8 novembre, mais bien du lundi 7 novembre (ce n'est pas la seule fois que Gide se trompe en datant ses lettres). On peut raisonnablement supposer que les deux voyageurs ont continué selon le même rythme et couché le 7 à Orvieto, d'où ils sont repartis le 8 novembre après-midi pour arriver à Rome le soir de ce jour-là. Or on sait le jour exact où il a quitté Rome grâce à sa lettre à Dorothy Bussy écrite le 25 novembre 1921 de Cuverville :

Arrivé à Cuverville hier soir, la première lettre que j'écris est pour vous. J'ai laissé à Rome Samedi dernier, et pour quelques jours encore, Marc — et Elisabeth Van Rysselberghe — qui est venue tout à coup nous y rejoindre l'avant-veille de mon départ. Mon regret de Cuverville était tel que je me suis senti presque heureux de ne pouvoir trouver à m'installer à Rome, ni même à y loger décentement. Trois jours durant nous avons dû accepter une installation «de fortune», dans un corridor public, derrière un paravent.

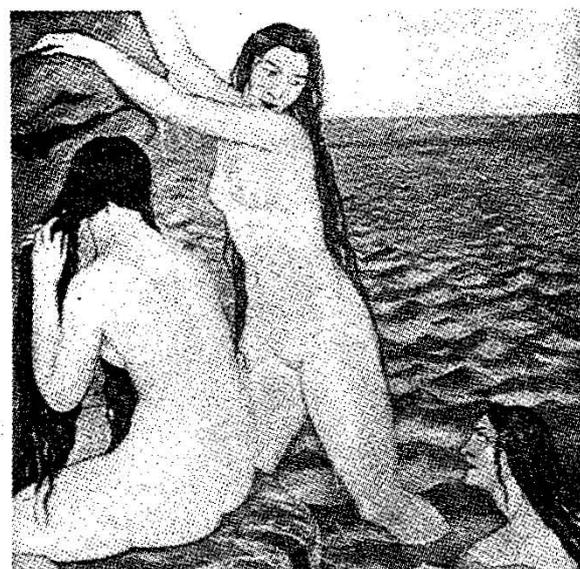
Cette fois, un séjour de Gide à Rome de onze jours (du 9 au 19 novembre) est attesté de façon indubitable¹⁶, alors qu'il n'y avait absolument aucune trace d'un voyage à Rome au cours des années précédentes depuis 1916 (date de l'arrivée de la famille Chaplin à Rome). Bien plus, à ce séjour correspondent deux éléments essentiels du souvenir d'Élisabeth Chaplin. D'abord, qu'il fai-

15. Voir *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, t. I (CAG 9), Appendice B, pp. 508-13. Les lettres de Gide de Chiusi, Mardi, 1921, et de Cuverville, 25 nov. 21, sont aux pp. 310-2 et 315-6.

16. La date d'arrivée à Cuverville est confirmée par le *Journal* («Rentré à Cuverville le 24 au soir»). Parti de Rome le 19 novembre au soir, Gide, comme le confirme la lettre à Dorothy Bussy du 25, a passé quelques jours à Paris avant d'aller à Cuverville.



ÉLISABETH CHAPLIN AU MOMENT DE SA RENCONTRE AVEC ANDRÉ GIDE
Autoportrait en rose (Huile sur toile, 90,5 x 72,5 cm, 1921)



**« UNE SENSUALITÉ LARGE ET PROFONDE, UNE PLÉNITUDE, UNE AISANCE,
ET CETTE SORTE DE GRAVITÉ SOURIANTE... »**

***CÉRÈS (1922) – PRINTEMPS (ca. 1922)
ADAM ET ÈVE (1922) – LES NAIADES (1924)
(Huile sur toile)***

sait froid, puisque c'était le mois de novembre : on sait que le point sur lequel les souvenirs ont le plus de chances d'être fidèles est celui de l'atmosphère générale, du climat de l'épisode vécu (on oublie facilement l'année, mais on n'oublie pas la saison où quelque chose est arrivé). Ensuite, et ceci n'est pas moins important, le fait que Gide était à la recherche d'un logement, comme il apparaît très clairement de sa lettre à Dorothy Bussy du 25 novembre.

Si la première rencontre de Gide avec Élisabeth Chaplin se place (comme il y a tout lieu de le penser) au mois de novembre 1921, le tableau que celle-ci peignait, quand l'écrivain est allé rue Gregoriana, n'était pas *Les Filles du pasteur* (que l'on date de 1917 ou 1918), mais bien *Daphnis et Chloé*, que Gide reverra, comme il dit dans sa lettre du 15 mars 1922, au Salon à Paris. La confusion d'Élisabeth Chaplin pourrait s'expliquer par le fait que l'ami commun des deux familles, qui a donné à Gide l'adresse des Chaplin à Rome, était peut-être un pasteur, ce pasteur Rivier, dont on a vu que les deux filles sont le sujet d'un tableau peint en 1917 ou 1918.

Gide n'a pas revu Élisabeth Chaplin en 1922 à Florence, comme il l'espérait dans sa lettre du 15 mars : on ne relève aucun voyage de l'écrivain en Italie cette année-là. Il séjournera sur la côte ligure pendant la première semaine de février 1923 (à Rapallo et à Portofino), peu avant la naissance de la fille qu'il aura d'Élisabeth Van Rysselberghe. Et la lettre qu'il écrit à Élisabeth Chaplin le 27 mai 1923, oblitérée de Paris et adressée, cette fois, à «*Mademoiselle Chaplin / Villa Chaplin / 7 via Barbacane / Florence / Italie*», ne fait aucune allusion à une rencontre antérieure :

27 mai 23

Mademoiselle

Il faut bien que je vous dise que j'ai été émerveillé par vos toiles. Tout droit j'ai piqué dessus, et, bien que je n'en connusse encore qu'une, ce sont les autres que j'ai reconnues d'abord : oui, de loin déjà, j'ai compris, senti, qu'elles ne pouvaient être que de vous. J'aime chacune, et plus que je ne pourrai vous dire ; on y respire une sensualité large et profonde, une plénitude, une aisance, et cette sorte de gravité souriante qu'ont les œuvres qui se disposent à durer.

Ab ! que je suis heureux de vous connaître ! Ab ! que je voudrais vous connaître mieux !!

Ne m'oubliez pas trop, s. v. p. et veuillez présenter mes hommages à votre mère.

Je suis bien attentivement votre

André Gide

Cette lettre a été écrite, de toute évidence, après une visite au Salon, à Paris. L'artiste avait très probablement averti Gide qu'elle y exposait. Je n'ai pas réussi à savoir combien de tableaux elle présentait. Mais j'ai vu la réduction photographique, indiscutablement de l'époque, portant la mention imprimée «Exposé au Salon 1923», du tableau *Déméter et Perséphone* (catalogué souvent avec le titre *Cérès et Perséphone* [sic]). On peut en déduire qu'avec lui figuraient très probablement des tableaux comme *Printemps* ou *Adam et Ève*, datés eux aussi de 1921-1922. Il s'agit de tableaux où est manifeste l'influence de Puvis de Chavannes¹⁷, de Maurice Denis et des Nabis. Il y apparaît aussi nettement une sensualité dans la ligne du néo-paganisme, qui n'a évidemment pas échappé à Gide. Cette lettre, en tout cas, est fort élogieuse, et l'on comprend qu'Élisabeth Chaplin l'ait publiée à plusieurs reprises dans les catalogues de ses expositions.

C'est la troisième des lettres de Gide publiées dans *Paragone* qui fournit le plus de renseignements sur les relations entre l'écrivain et l'artiste. Elle porte le cachet postal de Paris en date du 18 février 1924 et est adressée à «Mademoiselle Élisabeth Chaplin / 7 via Barbacane / Florence / Italie» :

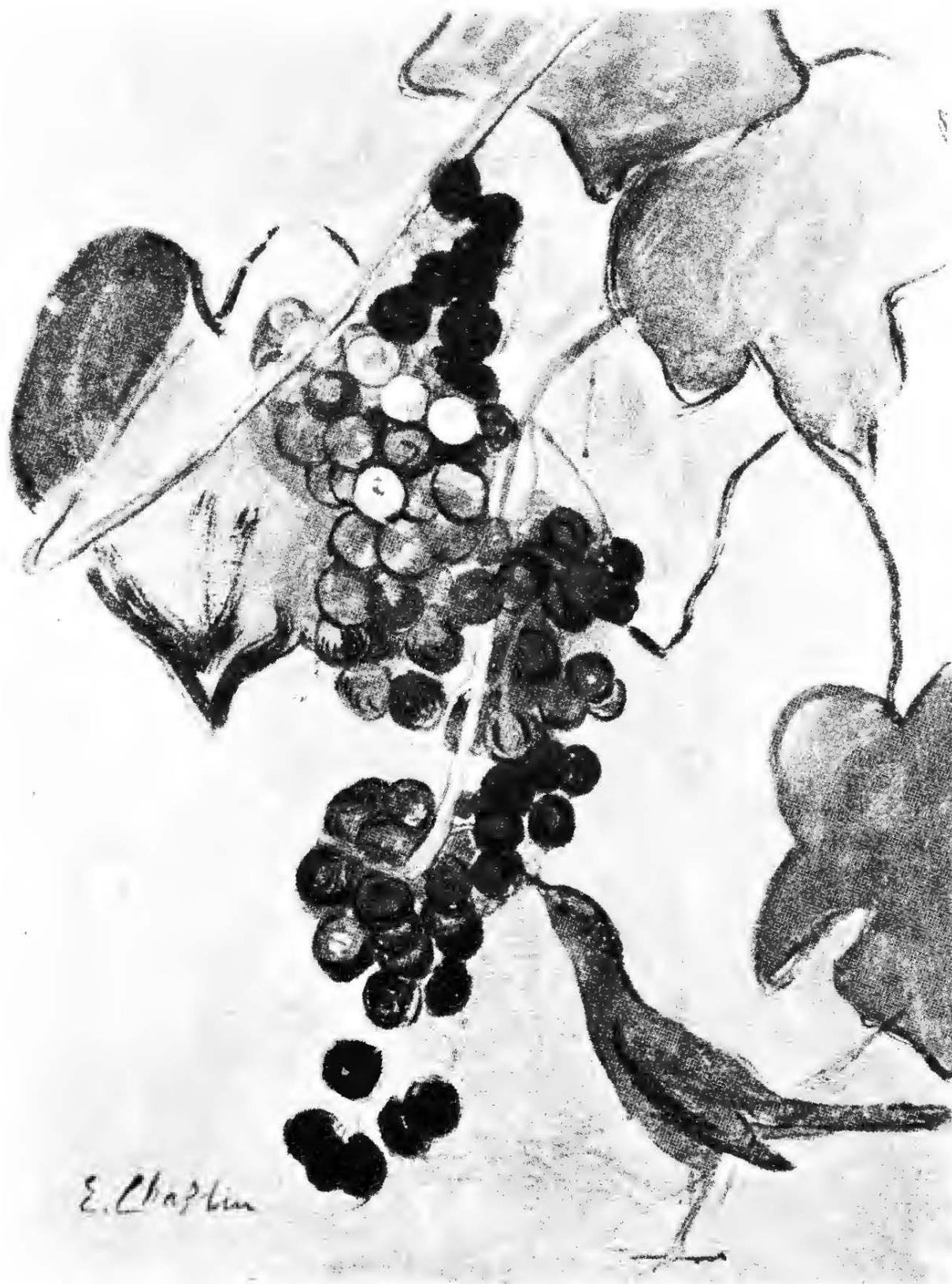
18 février

Chère Mademoiselle

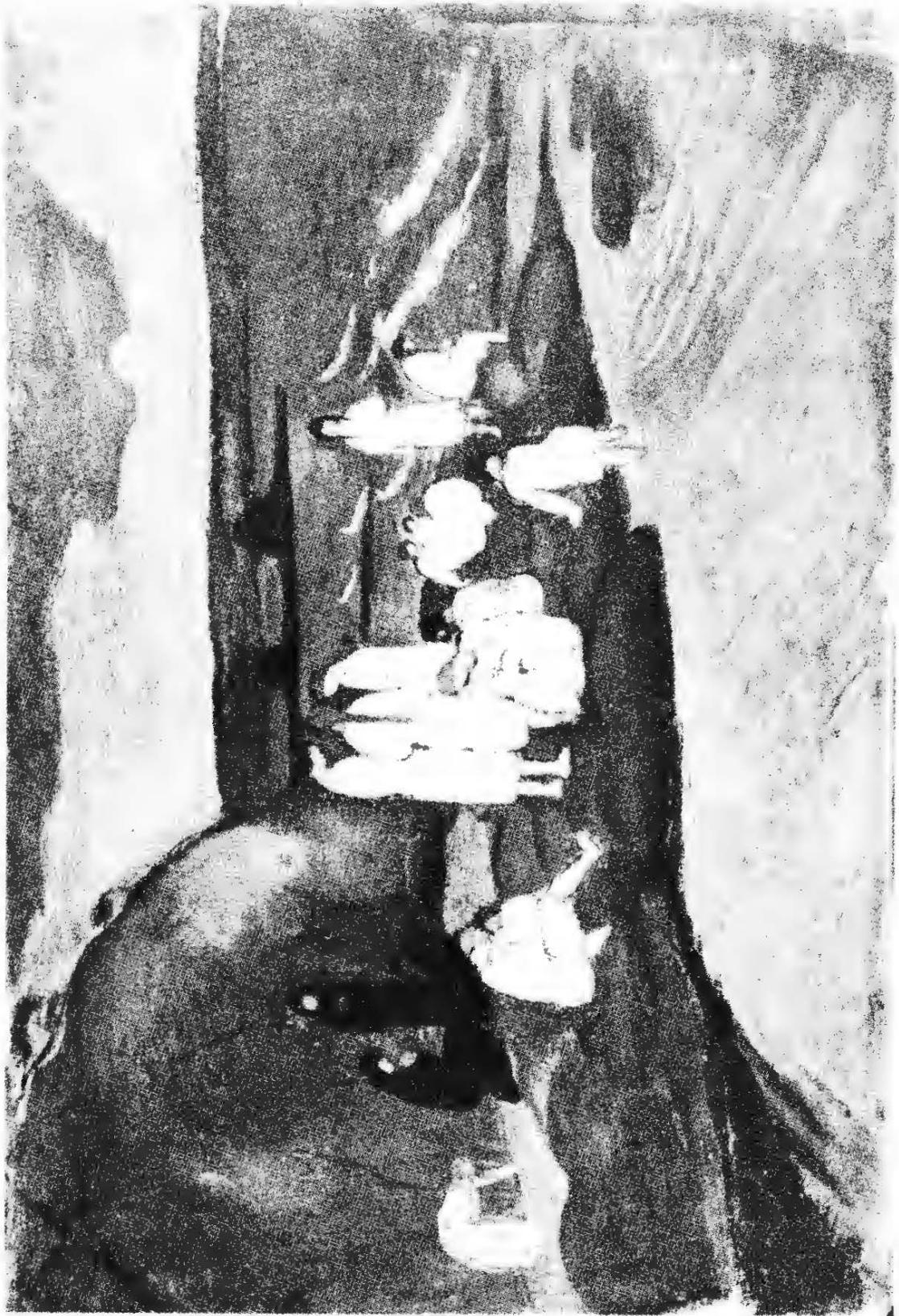
Je me souviens de mon chagrin d'enfant lorsque mourut le petit rossignol que j'élevais ; mais il n'avait été mon compagnon qu'un mois... J'imagine votre tristesse et vous remercie de pressentir ma sympathie. Vous souvient-il de m'avoir donné le portrait de Pico ?... Vous êtes exquise de m'envoyer ces petites photos. Je commence d'aimer beaucoup votre peinture et j'imagine d'après le souvenir très vif que j'ai gardé de vos derniers envois au Salon, ce que peuvent être ces deux tableaux. Je suis ravi, non point tant par le Prométhée soigné par les Océanides, que par ces deux naïades près du rocher. Quand les verrai-je ? Depuis mon dernier voyage en Tunisie (en septembre dernier) je me sens plus près encore de Nefta et de Tozeur que de Florence. Ah ! que ce pays vous plairait.

Au revoir tout de même, puisque vous serez en mai à Paris. J'espère bien vous y revoir. Veuillez présenter à Madame Chaplin

17. Gide ne parle pas de Puvis de Chavannes dans son *Journal*. Mais un passage des *Cahiers de la Petite Dame*, à la date du 7 mai 1922, est révélateur : «Nous allons chez Rosenberg voir une exposition de peinture du siècle dernier. "Quel mal j'ai à aimer Delacroix ; mais que j'aime ceci" : il montre des petits Puvis.»



ÉLISABETH CHAPLIN : *PICO AVEC LE RAISIN*
(Huile sur carton, 49,5 x 37,5 cm, 1911)



ÉLISABETH CHAPLIN : *BAIGNEUSES*
(Détrempe sur toile, 59 x 90 cm, 1924-25)

*mes souvenirs et mes hommages — et me croire
inoubliablement
André Gide*

Cette fois, Élisabeth Chaplin a écrit à Gide pour lui annoncer la mort de son rossignol Pico. Sur les 428 tableaux répertoriés dans le catalogue de l'exposition de 1972 à la Galleria Michelucci de Florence, un seul représente l'oiseau chanteur : *Pico avec le raisin* (daté de 1911). Que veut dire Gide par la formule «le portrait de Pico»? S'il s'agit d'un tableau, il devrait être possible d'en retrouver quelque trace parmi les meubles ayant appartenu à l'écrivain. Mais, dans l'affirmative, où et quand l'artiste aurait-elle donné ce tableau à Gide? On pense d'abord qu'il est peu probable que ce fût à Florence, on l'a vu.¹⁸ Et cette lettre du 18 février 1924 atteste que Gide n'a pas revu Élisabeth Chaplin, puisqu'il espère la revoir «en mai à Paris». On ne peut pas non plus supposer une rencontre à Paris en 1922 ou 1923, car les lettres du 27 mai 1923 et du 15 mars 1922, loin de faire la moindre allusion à une telle rencontre, disent clairement que Gide n'a pas revu l'artiste. Il faut donc revenir à l'hypothèse la plus invraisemblable, que l'artiste ait donné le «portrait de Pico» à Gide en novembre 1921 : c'est peut-être à cet éloignement dans le temps que fait allusion l'écrivain quand il demande : «Vous souvient-il de m'avoir donné le portrait de Pico?» Mais il se pourrait que ce «portrait» ne fût que la photographie réduite du tableau : on appelait naguère «portrait» la photographie d'une personne. Le mystère qui entoure le rossignol Pico et la correspondance de Gide ne s'arrête pas là, puisque l'une des deux cartes postales envoyées par Gide à Élisabeth Chaplin parlerait de Pico...¹⁹

Il convient d'ajouter qu'une rencontre à Paris entre Gide et l'artiste aurait été possible. En effet, Élisabeth Chaplin, depuis ses premiers succès au Salon, se partageait entre Florence et Paris. Elle peint en 1925 pour Alfred Cortot le panneau intitulé *Jeunesse* (qui lui vaut le Grand Prix Puvis de Chavannes en 1927), et exécute diverses décorations murales (Chapelle de Notre-Dame du

18. Voir plus haut, à propos des quelques jours passés à Florence à la fin de mars et au début d'avril 1920. Dans la lettre du 18 février 1924, Gide fait allusion à son voyage (avec Marc Allégret) en Tunisie du 4 septembre au 7 octobre 1923.

19. Mais ce qu'écrit Giuliano Serafini aux premières lignes de sa présentation de l'exposition de 1977 est impossible : «Elisabeth conservava, tra gli altri scritti di Gide, una piccola cartolina africana del 1927, al tempo di quel *Voyage au Congo* che era stato il frutto del sodalizio tra "l'immoralista" e Marc Allégret. C'è infatti anche la firma del regista francese, con tanti saluti a Pico. Qualche anno dopo, Pico sarebbe stato ancora il soggetto di una lettera di Gide, questa volta quasi un'ode funebre : Pico era morto...» D'abord le voyage au Congo a eu lieu en 1925-26 ; ensuite la lettre pour la mort de Pico est du 18 février 1924 (on verra dans le texte que cette date est sûre).

Salut, rue François I^{er} ; chez divers particuliers ; pavillon du Yachting à l'Exposition Internationale ; etc.). Mais on peut penser que l'écrivain a cherché à éviter cette rencontre.

En tout cas, Élisabeth Chaplin est certainement intéressée par le jugement artistique de Gide, puisqu'elle lui envoie les « petites photos » de ses dernières productions. Ce sont des photographies en noir et blanc, bien sûr, et de format réduit (celle du tableau *Déméter et Perséphone*, que j'ai pu voir, ne dépassait guère 12 cm sur 8). Gide est donc obligé d'imaginer les couleurs d'après les « derniers envois » de l'artiste « au Salon » (encore une preuve qu'il ne l'a pas revue en Italie) ; au Salon de 1923 (puisque la lettre est de février 1924) où étaient exposés le tableau *Déméter et Perséphone*, on l'a vu, et probablement aussi *Le Printemps* et *Adam et Ève*. L'une des allusions de Gide dans sa lettre du 18 février 1924 est très claire : il s'agit du tableau *Les Naïades*, daté de 1924 et qui sera exposé au Salon de 1925 (où il eut du succès). Mais je n'ai pas pu retrouver dans les divers catalogues consultés (et celui de la Galleria Michelucci, en 1972, répertorie, je l'ai dit, 428 tableaux) de tableau qui s'intituleraient « Prométhée soigné par les Océanides ». On peut se demander s'il ne s'agirait pas de l'une des trois variantes du tableau intitulé *Baigneuses*, datée de 1924. Cette toile représente, sur le bord rocheux de la mer, des jeunes femmes vêtues (c'est curieux pour des « baigneuses »...) de robes blanches, avec, dans le fond à gauche, contre une falaise, trois femmes vêtues de noir et dans une attitude de deuil, celle du milieu debout, les deux autres accroupies ou agenouillées. Il n'est pas impossible que l'artiste ait éliminé Prométhée et rebaptisé ses Océanides en « baigneuses »... En tout cas, Gide, en peinture, aime le net, le précis, et non le flou : le jugement qu'il porte dans cette lettre est conforme à tout ce qu'il a dit sur la peinture dans son *Journal*, et à son esthétique générale.

La quatrième des lettres de Gide à Élisabeth Chaplin qui ont été publiées dans *Paragone* pose un problème de datation. Elle porte seulement l'indication : « Cuverville 2 octobre », mais elle a été rattachée (par qui ?) à une enveloppe portant l'adresse « Madame É. Chaplin / 69 rue de la Pompe / Paris 16^e », et où le cachet postal, difficile à déchiffrer, semble indiquer : « 28 [?] - 11 - 1949 [?] ». Cependant il suffit de lire le texte pour constater qu'il y a eu erreur dans l'attribution de cette enveloppe :

Cuverville 2 Octobre

Chère Mademoiselle

Je reçois votre carte une heure avant de devoir quitter Cuverville.

Vite un mot : le 6 Nov. je m'embarque pour le Congo : besoin

urgent de voir du nègre, des peuples nus. C'est très long, ce voyage. Je ne serai pas de retour avant avril ou mai. Et c'est si loin que je n'ai guère d'espoir de pouvoir être atteint par des lettres. Mais vous savez déjà que je ne suis pas oublieux. Veuillez me rappeler au meilleur souvenir de votre charmante sœur²⁰ et croire à mes sentiments bien fidèles

André Gide

Constatons, en passant, la nouvelle preuve qu'Élisabeth Chaplin écrivait à Gide (il s'agit d'une carte, cette fois) ; peut-être se plaignait-elle du silence de Gide, puisque celui-ci prend soin de rappeler qu'il n'est pas oublieux.

Les allusions au voyage au Congo permettent de dater avec précision cette lettre. C'est vers la fin de 1924 que Gide entreprend des préparatifs pour ce voyage ; mais il devra en définitif le renvoyer à l'année suivante. Le *Journal* est très clair. Le 9 septembre 1924, il mentionne : «Retour à Cuverville, après deux jours à Elbeuf, chez Maurois...» Et le 3 octobre : «Retour à Paris pour préparatifs du voyage.» La lettre à Élisabeth Chaplin donne le jour exact où Gide a quitté Cuverville, le 2 octobre, et la date prévue pour le départ au Congo, le 6 novembre. Cette dernière date est confirmée par le *Journal* : «6 novembre. Jour où l'on devait partir. Il fait beau.» Entre temps, il y a eu contr'ordre et le voyage a été remis à plus tard. On lit dans le *Journal*, à la date du 26 octobre 1924 :

A Cuverville depuis trois jours. Départ pour le Congo différé. Motifs : examens de M., achèvement des *Faux-Monnayeurs*. Insuffisante préparation, etc... Partant en novembre je pensais être de retour en avril. C'est trop peu de six mois pour ce voyage. Partant en juillet, ce sera sans doute pour un an plein.²¹

Aucun doute n'est possible : c'est le 2 octobre 1924 que Gide a écrit cette quatrième lettre à Élisabeth Chaplin.²²

Reste l'énigme de l'enveloppe. On aura déjà noté la discordance entre le «Madame» de l'adresse et le «Mademoiselle» du texte. En outre, il n'est pas sûr qu'elle soit de l'écriture de Gide. Si elle a été écrite par Gide, elle est

20. C'est la première fois que Gide fait allusion à la sœur de l'artiste (il s'agit probablement de Nénette). Jusque-là, c'était toujours la mère d'Élisabeth que l'écrivain mentionnait à la fin de ses lettres. Est-ce l'indice d'une rencontre à Paris de Gide avec les deux sœurs ?

21. Le voyage au Congo durera effectivement du 14 juillet 1925 à la fin du mois de mai 1926.

22. Luciano Berti, dans l'article cité de *Paragone*, n'hésite pas à attribuer cette lettre à «Gide ottantenne» (p. 30).

d'une écriture très différente de celle de la lettre. Il reste qu'une telle différence pourrait s'expliquer par l'âge de l'écrivain : en 1949, Gide a quatre-vingts ans. Il convient de tenir compte aussi de l'existence d'une cinquième lettre et d'un billet (dont je n'ai pu avoir connaissance). Si l'on admet que l'enveloppe est de Gide, les relations de ce dernier avec Élisabeth Chaplin se seraient prolongées jusqu'aux approches de la mort de l'écrivain (survenue en 1951). Encore un petit mystère à éclaircir.

NOUVELLES LUEURS SUR LA CORRESPONDANCE ENTRE GIDE ET ÉLISABETH CHAPLIN *

Le 7 mai 1984 a eu lieu à Florence, par les soins de l'expert Pandolfini, la vente de certains autographes laissés après sa mort par Élisabeth Chaplin. Le lot constitué par les lettres, billets ou cartes postales de Gide vient confirmer la plupart des hypothèses émises dans l'article ci-dessus, et, surtout, compléter les données assez minces qu'on avait jusqu'ici sur la correspondance et les relations entre l'écrivain et Élisabeth Chaplin.

Le premier document en date est une lettre de Gide, datée du «27 août 21» de «Colpach¹ / Grand-Duché du Luxembourg» ; elle est écrite au recto et au verso d'un feuillet de papier violet ; l'enveloppe manque. La lettre est adressée, ceci est important, non pas à Élisabeth Chaplin, mais à sa mère, puisqu'elle commence par «Madame». Gide remercie Mme Marguerite Bavier-Chaufour, l'épouse de William Chaplin, d'avoir accepté de s'occuper de son logement en vue d'un séjour à Rome projeté pour la fin de cette année-là (1921) : «combien je vous suis obligé de bien vouloir aider Monsieur Avy». Gide a chargé ce dernier de lui trouver un appartement ; et déjà se présente

* L'article qu'on vient de lire aurait dû paraître dans notre livraison d'avril : nous le publions donc aujourd'hui suivi du complément que l'apparition de nouveaux documents a permis à notre ami Antoine Fongaro de rédiger.

1. Le *Journal*, après des notes de «Cuverville — 10, 11, 12, 14, 20, 21, 28 juillet», passe à une note datée «Colpach — 28 août» 1921. *Les Cahiers de la Petite Dame* racontent en détail (t. II, pp. 90-106) le séjour de Gide à Colpach du 8 au 29 août 1921.